

## L'école autrefois

*Vous tous, Savignacais de plus ou moins longue date, permettez à d'anciens Savignacais de vous souhaiter la bienvenue pour être ainsi venus renflouer le nombre des habitants de notre petite commune. Nous sommes heureux de vous raconter un peu l'histoire de notre jeunesse. Cela remonte à quelques décennies!*

L'école d'abord. Elle était située dans la grande maison en face du parc communal (qui était à ce moment-là le parc du château). A droite, au rez-de-chaussée, la classe ; à gauche, la mairie, à l'étage, l'appartement des enseignants successifs. Dans cette école unique, nous n'étions jamais en dessous de quarante ou quarante-cinq enfants, du cours du B.A BA au certificat d'études, presque tous enfants d'agriculteurs ou d'ouvriers agricoles.

Il n'y avait qu'une seule classe. On y entrait par la porte ouverte sur la cour donnant sur le chemin du cimetière, tout autour de cette cour nous cultivions nos petits jardins : les filles y plantaient des fleurs, les garçons, quelques pieds de choux, de salades ou des radis. C'était à qui entretiendrait le mieux le sien. Ils étaient en demi-lune le long du grillage et cela formait une sorte de feston de verdure et de fleurs.

L'hiver un gros poêle à bois chauffait la classe et, deux par deux, nous avions notre semaine pour venir allumer ce poêle, une demi-heure avant les autres, après avoir soigneusement enlevé les cendres de la veille. Quand, dans le bûcher, le bois alloué par la commune manquait, c'était alors à chacun d'apporter sa bûche et parfois aussi le fagot de sarments pour faire prendre le feu.

Le soir après la sortie, nous étions encore deux à rester, à tour de rôle, pour balayer la classe après avoir copieusement arrosé le parquet terriblement poussiéreux. Le lendemain matin nous devions essuyer les tables et de temps en temps, chacun cirait son bureau: les plus aisés avec de la vraie cire d'abeille, les autres avec un bout de bougie seulement. Et c'était à qui ferait le mieux reluire le sien ! Tout cela pour vous donner une idée de notre vie hors études.

Notre institutrice (il n'y a eu que de rares instituteurs), à cette époque-là était fort respectée. Le matin, en rentrant tous en ligne, c'était l'inspection des mains et parfois des cheveux, car, hélas, quelques têtes étaient assez souvent le lieu privilégié des poux qui se dispersaient alors chez les autres. On rentrait en descendant quelques marches et, après avoir accroché nos manteaux ou imperméables et déposé soigneusement nos sabots, nous attendions debout, chacun à notre place, le signal pour nous asseoir.

Commençait alors, comme chaque matin, la leçon de morale ou d'instruction civique. Ensuite venaient les problèmes et les dictées. L'après-midi, me semble-t-il, était consacré aux interrogations sur les leçons apprises à la maison: grammaire, histoire, géographie, sciences, parfois composition française. Dans ces années-là, nous avons été élevés dans le souvenir de la guerre 1914-1918. et dans la vénération de ceux qui étaient morts pour la France. Le 11 novembre comptait alors beaucoup : notre institutrice nous accompagnait à la cérémonie religieuse et au monument aux morts sur les marches duquel chacun de nous déposait un bouquet. Le monument ressemblait alors à un massif touffu et multicolore.

Dans la classe, les plus grands se tenaient aux bureaux les plus proches de la maîtresse, les plus petits en arrière. Les grands qui avaient terminé les premiers problèmes et questions de dictée, allaient retrouver les petits pour les faire lire ou compter avec des bâtonnets attachés par dizaines. Quant aux plus jeunes, il leur tardait de grandir pour "instruire" à leur tour leurs camarades.

Le soir, quand nous avons été sages, l'institutrice nous lisait une histoire. Elle nous laissait le choix mais c'était souvent les mêmes que nous réclamions : "les brioches" ou "les espadrilles", récits d'enfants qui s'étaient ingénies à gagner quelques sous pour aider leurs parents pauvres.

A midi, ceux qui ne pouvaient pas rentrer chez eux, mangeaient assis sur un banc, sous le préau, la nourriture qu'ils avaient apportée dans leur cabas. Là encore, on voyait la différence, entre les familles aisées et les pauvres : cela allait des belles tartines de pâté, fromage et dessert à la simple sardine sur du pain et rien d'autre.

La rentrée ne se faisait qu'en octobre, après les vendanges, pas de vacances avant Noël qui, à cette époque, n'était pas fêté à l'école mais en famille. Nous mettions nos sabots ou souliers bien cirés devant la cheminée pour trouver le lendemain quelques dragées et pralines, une orange ou une paire de sabots neufs avec une bride doublée de feutrine rouge ou bleue qui dépassait en petites dents autour de la bride. Et nous étions toutes fières de revenir à l'école chaussées de la sorte. Après les vacances les garçons étaient souvent chaussés de socques, sortes de chaussures à tige de cuir brut sur semelle de bois. Ceux-là, ils nous faisaient du propre dans la classe et les balayeurs du soir repéraient facilement leur place.

Venaient alors les vacances de Pâques. Nous commençons à quitter manteaux ou capes pour des vestes plus légères ; à changer aussi les grosses chaussettes de laine, tricotées à la maison, pour d'autres en coton; et aussi, quand le temps le permettait, nous mettions ce que l'on appelait les "sandalettes" (semelles robustes, dessins de toile à rayures) que nous achetions, avec le plus grand bonheur, dans notre épicerie-mercerie. Pour nous ce changement annonçait l'été.

C'était alors que les candidats au certificat d'études devenaient fébriles, l'institutrice nous gardait le soir pour une ou deux heures d'études : et c'était révisions sur révisions. Le certificat d'études se passait au chef-lieu de canton, à Guîtres, au mois de juin. Et dans la cour de ce qui est maintenant le C.E.S. de Guîtres, c'était l'effervescence : chaque enseignant arrivait avec les élèves qu'il présentait. Nous vivions ce jour-là une sorte de torpeur lucide qui faisait que l'on n'entendait qu'une sorte de murmure dans la cour. Seuls nos maîtres ou maîtresses se congratulaient. La matinée nous paraissait aussi longue qu'à nos candidats au baccalauréat d'aujourd'hui ! A midi nous avions droit au restaurant avec nos parents, s'ils nous accompagnaient. L'après-midi: oral et travaux manuels. Et le soir, toujours dans la cour de l'école de Guîtres : Palmarès. Les collés étaient peu nombreux et allaient pleurer dans un coin. Nous les plaignions un peu mais étions si fiers de revenir avec nos diplômes en main !

C'est alors que juillet arrivant, on préparait fiévreusement la distribution des prix. C'était pour nous la grande fête de l'année, après (j'allais l'oublier) la fête de la maîtresse que nous préparions dans le secret, pour la Sainte Emilienne. Ce n'était alors que bouquets partout dans la classe et comme par hasard, le soir nous avions droit à un goûter : gâteaux et limonade (seule boisson pour les enfants en ce temps-là). Donc en juillet nous préparions un concert car les vacances n'arrivaient que le premier août et comme la fête locale se trouvait toujours le 1<sup>er</sup> ou le 2<sup>ème</sup> dimanche d'août nous reportions ce concert au lundi après-midi de la fête. Chaque famille ayant gardé ses invités depuis la veille, il y avait toujours beaucoup de monde à cette fête en plein air. Saynètes, poèmes, duos, chant choral, chansons, il y en avait pour tous et les mamans s'étaient appliquées pour nous faire de jolis costumes en papier. Je me rappelle certaines petites filles déguisées en fleurs et d'un grand ours vêtu de peluche. A la fin du concert notre maîtresse avait droit à un beau compliment, et une belle gerbe de fleurs puis, le conseil municipal étant là, au premier rang, M. le maire montait sur la scène pour distribuer les livres offerts par la municipalité. A l'intérieur une belle feuille blanche désignait le prix mérité par chacun, et que notre institutrice lisait à haute voix. Ces livres étaient toujours reliés en rouge avec tranche dorée. Nous en étions fiers et en avons conservé quelques-uns. Puis c'était les vacances pour tous. Pour ceux qui venaient de passer l'examen c'était surtout l'entrée dans la vie active, à la ferme le plus souvent. Notre maîtresse était heureuse, elle pouvait se reposer. Elle l'avait bien mérité !